

L'EGYPTIENNE

REVUE MENSUELLE

FEMINISME
SOCIOLOGIE - ART



FONDATEUR
M^{ME} HODA CHARAOUI

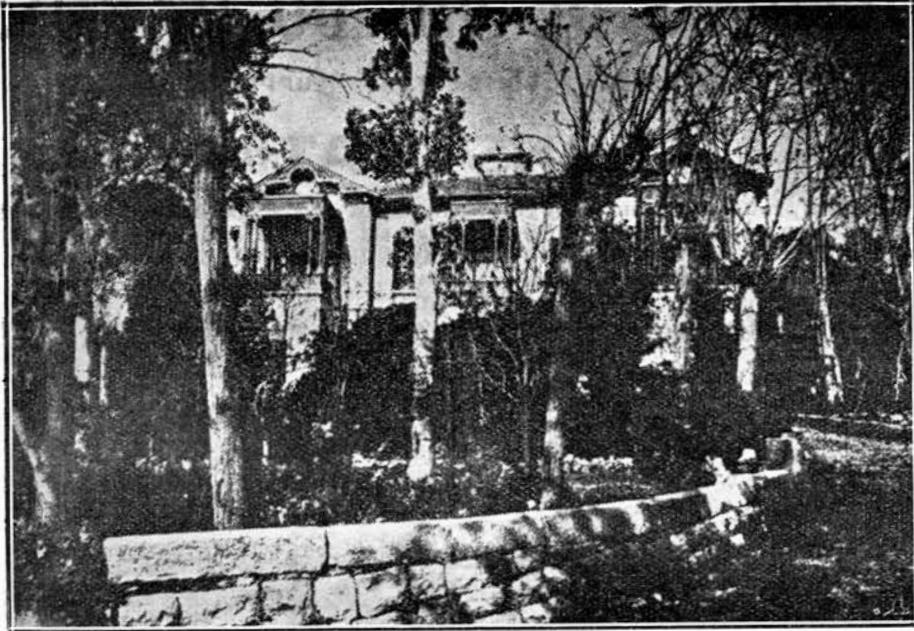
Rédactrice en Chef:

M^{lle} Céza Nabaraoui

1^{er} Sept. 1925 - 1^{re} Année N° 8

2, Rue Kasr El Nil, 2

5
ASTRES



VILLA DES PINS

HOTEL BEYHUM

Eau courante dans toutes les chambres
HAUT ALEY — MONT LIBAN

Conservatoire Egyptien de Musique

LEÇONS DE NOTES, PIANO, OUD, VIOLON, QUANOUN, CHANT

THEORIES DE MUSIQUE : MODES, RYTHMES, etc., etc.

35, RUE DAHER

PILLULES DE VIE DU D^r ROSS

PREVIENNENT, COMBATTENT, SUPPRIMENT

LA CONSTIPATION

Boutons, rougeurs, troubles digestifs, malaises divers, maux de tête, étourdissements, migraines indiquent qu'un nettoyage est nécessaire, qu'un coup de balai s'impose pour rafraîchir l'ESTOMAC, débayer l'INTESTIN, purifier le SANG.
C'est le moment de recourir aux

Pillules du Docteur ROSS

LAXATIVES,
ANTI-GLAIREUSES,
ANTI-BILIEUSES,
DEPURATIVES.



Sans changer à vos habitudes faites une cure rafraîchissante en prenant 2 à 3 Pilules ROSS le soir avant de vous coucher et vous retrouverez bientôt
UN ESTOMAC PROPRE,
UN INTESTIN LIBRE,
UN SANG PUR.

Les Pillules du Dr. ROSS ne donnent jamais de coliques : elles font toujours de l'effet parce que le corps ne s'en fatigue jamais.
En vente dans toutes les Pharmacies et Drogueries.

THE SYDNEY ROSS COMPANY INCORPORATED
NEW-YORK

Agent Général pour l'Egypte
ARISTIDE N. VALSAMIS

P. O. Box 1358
ALEXANDRIE

P. O. Box 1403
LE CAIRE

LES GRANDES FIGURES FÉMININES DE L'ISLAM



ISABELLE EBERHARDT

Née à Genève en 1877, morte à Ain-Sefra à l'âge de vingt-sept ans, Isabelle Eberhardt auteur de *«Trimardeur»*, *«Nouvelles Algériennes»*, *Notes de Route»*, *«Dans l'ombre chaude de l'Islam»*, est un des meilleurs écrivains français.

Musulmane, elle a révélé et fait aimer les pays et les âmes islamiques africaines. «J'écris a-t-elle avoué dans une lettre à Ali Abdul-Wahaab, parce que j'aime le processus de création littéraire; j'écris, comme j'aime, parce que telle est ma destinée, probablement. Et c'est ma seule vraie consolation».

Son œuvre entière est marquée des trois sceaux auxquels on reconnaît l'œuvre des grands artistes : la douleur, la foi, l'amour.

L'EGYPTIENNE

Revue Mensuelle

POLITIQUE — FÉMINISME — SOCIOLOGIE — ART

RUE KASR-EL-NIL, 9 -- Tél. 2119

FONDATRICE :

M^{me} Hoda CHARAOUI

RÉDACTRICE EN CHEF :

M^{lle} Ceza NABARAOUI

ABONNEMENTS :

Egypte..... P.T. 60

Etranger..... „ 75

Le Numéro..... „ 5

Concession Exclusive
de la Publicité

AGENCE CLIMAX

35, Rue Madabegh — Le Caire

Tél. 46-95

- Sommaire -

Hors-texte : Isabelle EBERHARDT

Les rameaux d'olivier flottent... — Jeanne MARQUES 232

Madame Charaoui Pacha à Paris — Moustapha KHARBOTLY 235

Isabelle Eberhardt. — J. H. 237

Fellah. — Isabelle EBERHARDT 242

Hind.... — Antoine ASSAF 254

Echos d'Orient. — Fouad WAKID 256

Glanes 259

Les rameaux d'olivier flottent...

Si nous en croyons les agences de presse, les rameaux d'olivier flottent dans l'air. Mais, nul ne veut les saisir. Aujourd'hui ce sont la France et l'Espagne qui lancent le leur, avec le désir évident de sanctionner une rébellion. Hier, c'était dit-on Abd-el-Krim, avec le désir, non moins évident, de faire reconnaître la libre existence de son pays.

Le monde entier est attentif à la solution de la question marocaine. Non seulement elle soulève le problème épineux de la colonisation mais, celui, non moins grave de la disparition (comme nation) du monde sémite. Car, (à part quelques petites principautés éloignées), dans le Riff vit le seul peuple sémite qui puisse encore se dire indépendant.

Certains croient pouvoir déclarer que telle ou telle race est destinée à périr, telle ou telle autre à vivre. D'après eux, la race sémite a fait son temps. Cependant, sous la forme juive ne la retrouvons-nous pas mêlée à tous les peuples du monde? Enfin, lorsque nous voulons faire le bilan de nos connaissances — dont nous sommes si fiers — ne sommes-nous pas obligés de reconnaître tout ce qui nous devons à ce même esprit sémite.

Que sous la forme *sionisme* ou *arabisme*, le monde sémite tâche de se raccrocher à la vie, c'est son droit. Et le droit à la vie est sacré, tant pour un individu, que pour une nation, une race. Le système de destruction systématique est un attentat à la vie collective.

Puisqu'il s'agit surtout en ce moment du monde arabe aux abois, n'oublions pas que si l'Afrique du nord (Tripolitaine, Algérie, Tunisie, Maroc) a été l'Africa des proconsuls de Rome et des vicaires du Bas-Empire, elle a été plus tard l'Ifrikie des Khalifes arabes.

Depuis plus de treize ans, la question marocaine est pendante. En 1912 le protectorat Français a été proclamé. En 1914, immédiatement après la déclaration de guerre, par fournées les tirailleurs marocains sont envoyés sur le front français (ou allié) tandis que, sous le prétexte de maintenir l'ordre les tirailleurs algériens, les coloniaux, les zouaves font campagne au Maroc. D'après les propres paroles du général Lyautey le Maroc a fourni à la France: « à jet continu et sans répit, le maximum de troupes et de cadres ». Le 8 août 1914, ce même général écrit au ministre de la guerre :

« Je n'ai qu'un regret dominant tout, c'est de vous envoyer le plus possible ». ... le 9 août: « Je suis pénétré jusqu'à la moëlle du devoir de tout vous donner »; le 11 du même mois: « ma pensée est à la frontiere de l'Est et je ne considère plus le Maroc que comme un réservoir de forces et en fonction de ce qu'il peut vous donner ».

Et de Marakech à Alger, en passant par Taza, une longue plainte montait de l'Afrique du Nord. D'Alger à Marakech, plus aiguë, la plainte dure encore, car la souffrance, est double : à la fois matérielle et morale.

En 1920, alors que l'Afrique du Nord aurait dû jouir des bienfaits de la paix nous avons à constater les conséquences de la famine. Naturellement, c'est chez les indigènes nomades du sud de l'Algérie qu'a sévi ce terrible fléau. Leur situation était des plus à plaindre. Peuples pasteurs leurs seules ressources leur viennent du produit de leurs troupeaux: moutons, brebis, chèvres, boucs, vaches, bœufs, chameaux. Les années 1919-1920 s'étant écoulées sans pluies, la sécheresse a déchaîné une effrayante mortalité parmi les bêtes surtout, tandis que, toujours croissant, le prix du blé le rendait de plus en plus rare. Alors, les nomades se sont réfugiés dans les villes. Pour subsister n'ayant plus de troupeaux, ils ont vendu leurs tentes, leurs couvertures, leurs sacs, leurs plats... Mais ces faibles ressources ainsi obtenues ont été vite épuisées, les malheureux n'ayant plus rien à monnayer sont devenus mendiants... Alors la faim, la maladie, ont fait leur œuvre; les bas instincts se sont déchaînés ravalant certains êtres jusqu'à la plus basse animalité. Fin 1920 près de Laghouat à Kasr-el-Hiran un misérable, poussé par la faim, tue un enfant de quatorze ans, se nourrit de sa chair...

Non moins grande est la misère morale qui, chaque jour nous montre grandissant le nombre des déclassés. Nous la voyons mise en lumière dans la presque totalité de la littérature africaine française. C'est ainsi qu'un des meilleurs écrivains fait parler un vieux cheik à propos de quelques jeunes Tunisiens européenisés: « Ils ne sont plus musulmans et ne sont pas encore européens. Ils sont devenus savants en votre science. Mais qu'est-ce que cela prouve en leur faveur. Rien ne leur appartient dans cette intellectualité dont ils s'enorgueillissent. Rien ne leur est propre dans ces idées que, laborieusement, ils se sont efforcés de s'assimiler: ils sont vos singes, à mon avis! Les humbles parmi nous et les étrangers qui les méprisent et leur appliquent des épithètes blessantes, obéissent, ce faisant, à un instinct de grande justice: le canard paré des plumes de l'autruche ne serait-il pas ridicule? O mon ami, il y a beaucoup d'excellentes choses qui nous arrivent des nations chrétiennes. Toutefois, je supplie Dieu dévotement que ma des-

endance ne connaisse vos idées que peu à peu, avec méthode et à travers les idées de leur race. Rappelle-toi qu'il fallut de longs siècles à Dieu (qu'il sait exalté!) pour imposer l'Islam au respect de l'univers. Et tu voudrais que des idées d'hommes, cette misère, transforment en quelques maigres années, la mentalité d'une nation?»

Philosophiquement on peut comprendre une morale de maîtres, de conquérants. Nous avons au reste été passablement intoxiqués par le nitzchéisme mal assimilé et tous les sous-produits auxquels il a donné naissance. Tout a sa raison d'être. Il y a certainement une nécessité qui échappe à beaucoup et qui justifie l'existence des pionniers, des défricheurs, des colons. Dans un temps où les affaires priment tout, de même que le rapace entrepreneur, le mercanti justifie son existence.

Moralement, rien ne justifie la violence, surtout quand elle devient l'arme du plus fort. Que la France, grâce à ses possessions africaines ait édifié un empire au seuil d'une des grandes routes du monde, ceci est un fait indéniable; qu'en cela elle ait déployé une grande persévérance, une tenace énergie, ceci aussi est admis. Une partie de ce vaste empire a été conquise par la force; mais est-ce une raison pour que, sous de fallacieuses promesses, l'autre soit exploitée par cette même force ?

Rien au monde, où tout tend vers la coopération, ne justifie l'exploitation de l'homme faible par l'homme fort, d'une petite nation par une grande, d'un peuple ou plutôt d'une race qui eut son heure de grandeur par un autre qui est à l'apogée de son destin.

Balancés au souffle des vents contraires, les rameaux d'olivier se maintiennent assez haut dans l'air...

Des deux côtés, les troupes sont endurantes, héroïques. Car surtout pour les français étrangers à l'Afrique, le soleil, le sable, la fièvre sont des ennemis redoutables.

Les courants d'opinion diffèrent: la paix ne sera obtenue que par la guerre, une guerre sans merci, clame l'un; tandis que, pour l'autre, la guerre fléau destructeur des hommes et des civilisations devient chaque jour de plus en plus impopulaire.

Si verts d'espérance que soient les rameaux de paix, l'amour propre franco-espagnol est blessé, car la France, surtout depuis la grande guerre, se dit toujours spoliée, toujours incomprise. Raison de plus pour ne pas commettre de spoliation; raison de plus pour ne pas s'obstiner à ne pas vouloir comprendre l'existence d'une autre race que la nôtre.

La France, on ne peut le nier souffre des mille blessures qu'elle

a contractées pendant les années de guerre, et d'après guerre. Avant d'étendre son rôle civilisateur et de se targuer de guérir les autres peuples, qu'elle panse au plus vite ses plaies avant que ne s'y mettre la gangrène.

Au plus fort incombe le geste noble, généreux, pacificateur.

Les rameaux d'olivier flottent encore. Ne trafiquons pas, ne marchandons pas, ne liardons pas.

Jeanne MARQUES.

Madame Chaaraoui Pacha à Paris

Nous recevons de Paris la dépêche suivante :

Paris, 21 août. — Le soir du 19 août, M^{re} Magdeddine Nassif a donné une réception en l'honneur de Mme Hoda Chaaraoui pacha, dans la salle des fêtes de l'Hôtel Lutetia. Le portrait de S.M. le Roi, entouré de drapeaux, était placé au milieu de la salle.

Fakhry pacha, ministre d'Égypte à Paris, absent à Bordeaux, s'est fait représenter par Niazi bey. Ont pris part à la réunion le Dr. Abdel Salam El-Guindi bey, consul d'Égypte, et l'imam de la légation égyptienne à Paris; Mme Maria Verone, présidente de la Ligue des Droits des Femmes; Mme Lamazière; la Grande Maîtresse de la Loge de la Nouvelle Jérusalem; les représentants de la presse française; des notabilités françaises et égyptiennes; des avocats et des fonctionnaires; des membres de l'Association Égyptienne et du groupe France-Égypte : des étudiants appartenant aux missions scolaires, des lettrés, etc.

Des excuses, des remerciements ou des encouragements ont été présentés par les présidents Painlevé, Herriot, Briand, Poincaré, le Grand Maître de la Grande Loge de France, Mme Juliette Adam, le ministre de Chili, Moufidah Hanem Farid, épouse de l'ambassadeur de Turquie à Londres, la Société France-Islam, le Prince Mohamed Aly, les Associations Égyptiennes de Lyon, de Toulouse et d'Édinbourg, Mahmoud Aboul Nasr bey et autres hauts personnages ou groupements.

La réunion fut ouverte au son de l'Hymne Royal, suivi de la Marseillaise.

Magdeddine Nassif parla de l'importance de l'œuvre de Mme Chaaraoui pacha, formulant l'espoir que la femme égyptienne et l'Égypte réaliseront leur émancipation sous le règne de S.M. Fouad Ier.

Mme Chaaraoui pacha prononça à son tour un important discours, dont le texte complet a été expédié par la poste. Après ces discours, Magdeddine Nassif présenta à Mme Chaaraoui pacha, au nom de la Mission Mé-

dicale féminine Egyptienne à Londres, un petit drapeau de soie brodé, pendant que la musique entonnait la marche d'*Aïda*.

Mme Maria Verone prit ensuite la parole et insista sur l'importance du mouvement féminin qui tend à l'indépendance du pays.

On servit ensuite le thé et des rafraîchissements.

Le programme de la réunion comportait l'exécution d'une partie artistique très intéressante. Entretemps, Magdeddine Nassif présenta les vœux de l'unanimité à S.M. le Roi et au Gouvernement égyptien en vue de la limitation du droit à la polygamie et au divorce, de l'universalisation de l'éducation obligatoire des filles et de l'octroi du droit de vote aux femmes lettrées.

La réunion prit fin au son de l'Hymne Royal et de la Marseillaise.

En se retirant, les invités saluèrent Mme Chaaraoui pacha.

La réunion a obtenu un grand succès. Plusieurs journaux lui ont consacré des commentaires élogieux.

MOUSTAPHA KHARBOTLY.

Pensées

Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté. Sachez donc vouloir une fois, vouloir fortement; fixez votre vie flottante, et ne la laissez plus emporter à tous les souffles comme le brin d'herbe séchée.

(LAMENNAIS).

La plus haute sagesse est une ferme résolution.

(NAPOLEON).

Impossible est un mot qui ne se trouve que dans le dictionnaire des sots.

(NAPOLEON).

Avec la volonté on vient à bout de tout.

(Proverbe).

Ce monde appartient à l'énergie....., il n'y a jamais d'époque dans la vie où on puisse se reposer; l'effort au dehors de soi, et plus encore au dedans de soi, est aussi nécessaire et même bien plus nécessaire à mesure qu'on vieillit que dans la jeunesse.

A. DE TOCQUEVILLE.

Isabelle Eberhardt

Entre tous les romanciers, conteurs et poètes qui nous ont parlé de l'Afrique du nord et de l'Islam; entre tous ceux qui ont cru l'aimer, la comprendre, Isabelle Eberhardt se distingue comme l'unique qui en ait non seulement pénétré l'âme, mais qui l'ait vraiment chérie, choisie entre toute la multitude des autres âmes. A mesure qu'elle s'est enfoncée dans le sud, le charme de ce pays l'a de plus en plus conquise, jusqu'au point de la posséder totalement. En 1900 alors qu'elle était dans l'oasis de Touggourth, elle écrit à son frère : « A quoi bon le cacher ? J'ai une conviction intime — sans aucun fondement logique d'ailleurs, je crois que ma vie est désormais liée pour toujours au pays saharien et que je ne dois plus le quitter. Tout aussi bien que moi, tu connais ces intuitions, et combien elles nous enveloppent de certitude ».

Depuis le dix-huitième siècle, un courant d'exotisme traverse avec plus ou moins de force notre littérature. Or Isabelle Eberhardt n'est pas une exotique, se considérant comme étrangère à cette Algérie, cette Tunisie, ce Sahara où elle a vécu. Ces pays islamiques sont pour elle des pays fraternels. Elle voit en eux autre chose qu'un jeu de lignes, de couleurs, une matière nouvelle à décrire. Sur les routes désertes du sud, elle passe de « longues heures sans tristesse, sans ennui, vagues et reposantes où l'on peut vivre de silence.... Je n'ai jamais regretté, dit-elle, une seule de ces heures perdues ». Son âme est bien celle du nomade, et c'est pourquoi, la seule entre tous les écrivains de langue française, elle nous a dit ce que sont les voyages pour cette âme de nomade que l'on croit errante, insatisfaite et qui, peut-être a touché à l'absolu de la liberté, de l'amour, du silence, mais qui a la pudeur jalouse des trésors de son intelligence, surtout de son cœur. « Voyager, écrit Isabelle Eberhardt, ce n'est pas penser, mais voir se succéder des choses, avoir le sens de sa vie dans la mesure de l'espace. La monotonie des paysages qui se déploient lentement, contribue à nous délasser des plis pris sur nous-même, à nous pénétrer d'un sentiment de légèreté et de quiétude, que les déplacements à la vapeur ne sauraient apporter au voyageur fiévreux. Au pas calmé des chevaux que la chaleur accable, les moindres accidents de la route conservent à mes yeux leur beauté de tableaux. Ce ne sont pas des situations agitées, c'est un état d'esprit calme et vital, qui fut celui de toutes les races humaines et qui s'éternise encore près de nous dans le sang des nomades.

« A Alger, en voyant tous les Européens se porter, aux mêmes heures, du même côté des arcades, pour se donner l'illusion d'être une foule, ou tourner en rond autour de la musique du square, j'éprouvais une dépri-

mante impression de troupeau qui s'est dissipée ici. Je sens qu'il vaut mieux pousser des moutons que de faire corps avec une foule, et je ne mets certainement aucun orgueil, aucun romantisme dans cette constatation.

« Je vis cette vie du désert aussi simplement que les sokhar, conducteurs de chameaux, et les mokhazin.

« J'ai toujours été simple. Dans cette simplicité j'ai trouvé des jouissances fortes, que je ne me flatte pas d'exprimer.

« Quand j'ai dormi à la belle étoile, sous ces ciels du Sud-Oranais qui sont d'une profondeur religieuse, je me sens pénétrée des énergies de la terre, une sorte de brutalité est en moi avec le désir d'enfourcher ma jument et de pousser tout droit devant, sans faire aucune réflexion. Je ne veux rien imaginer; je vois les étapes de la route et je les compte à des détails insignifiants. Dans ce pays sans verdure, dans ce pays de pierre, quelque chose existe : les heures. Les aurores et les crépuscules sont des drames.

« Le Bédouin au haïk terreux comprend cela et ne le dit pas, mais il chante.... Djilali ne m'a jamais expliqué pourquoi il n'achevait pas ses chansons ».

Au reste, les origines islamo-russes d'Isabelle Eberhardt expliquent pour beaucoup ses tendances, ses goûts, ses prédilections. Née à Genève en 1877 de père musulman et de mère russe, (veuve du général Moërder), plus tard convertie à l'islamisme, Isabelle Eberhard tient à nous déclarer : « Je suis née musulmane et n'ai jamais changé de religion ». Son père mourut peu après sa naissance; Isabelle, fille de l'exil, fut élevée par sa mère et son grand oncle et tuteur Alexandre Trophimosky homme très libéral, disciple ardent de Fénelon, quand à ses idées sur l'éducation des filles.

L'éducation qui lui fut donnée fut des plus libres, des plus éclectiques. « Mon père étant mort peu après ma naissance à Genève où il habitait, ma mère demeura dans cette ville avec mon vieux grand-oncle qui m'éleva absolument en garçon ce qui explique comment, depuis de longues années, je porte le costume masculin ».

Après de sérieuses études, à dix huit ans, Isabelle Eberhardt écrit parfaitement le français, le russe, l'allemand, l'arabe. Rien de ce qui se passe dans le monde des faits et des idées ne la trouve indifférente. Et la plainte du sud retentira dans son cœur, comme pleure toute la détresse slave, la détresse de ce peuple, alors considéré comme devant être éternellement humilié, offensé, supplicié. « Je commençai d'abord des études médicales que j'abandonnai bientôt, irrésistiblement entraînée vers la carrière d'écrivain ». Etudiante, elle correspondait avec des personnalités intéressantes sous des pseudonymes divers tels que Mahmoud Sâadi, Nicolas Podolevsky.

En 1897, elle accompagne sa mère à Bone où celle-ci se convertit à l'islamisme et meurt peu après. Au cimetière de cette ville elle dort de son dernier sommeil sous son nom de musulmane : « Fahima Manoubia ». Déjà la pensée de sa fin prochaine hante Isabelle qui décide alors qu'elle doit rester à l'endroit où la frappera son destin,

De retour à Genève elle assiste aussi aux derniers moments de son oncle qui lui légua une petite fortune lui assurant l'indépendance matérielle.

Au seuil de l'avie, elle opte pour le sud, la vie du nomade, de l'errant. Elle retourne en Afrique où, à cheval, seule, elle parcourt la Tunisie, l'Est Algérien, le Sahara Constantinois.

Une force obscure, mystérieuse, a dirigé ses pas vers ces pays de soleil où, dans la joie, surtout dans la souffrance, devait s'ouvrir son âme de poète. Car, ne l'oublions pas, génial, peintre des pays et des âmes, créature d'exception, se sentant presque seule partout et parmi tous, Isabelle Eberhardt est un de nos plus grands, de nos plus nostalgiques poètes en prose. « Oh ! le doux assoupissement des sens et de la conscience, dans la monotonie de la vie aux pays du soleil ! Oh ! la douce sensation de se laisser vivre, de ne plus penser, de ne plus agir, de ne plus s'astreindre à rien, de ne plus regretter, de ne plus désirer, sauf la durée indéfinie de ce qui est ! Oh ! la bienheureuse annihilation du moi, dans cette vie contemplative du désert !... Parfois cependant il est encore de ces heures troublées où l'esprit et la conscience, je ne sais pourquoi, se réveillent de leur longue somnolence et nous torturent.

« Combien de fois n'ai-je pas senti mon cœur se serrer en songeant à ma vocation d'écrire et de penser, à mon ancien amour de l'étude et des livres, à mes curiosités intellectuelles de jadis... Heures de remords, d'angoisse et de deuil. Mais ces sentiments n'ont presque jamais d'action sur la volonté qui reste inerte et n'agit point... Puis la paix et le silence ambiants nous reprennent et, de nouveau, recommence pour nous la vie contemplative, la plus douce, mais aussi la plus stérile de toutes. « Tu enfanteras dans la douleur », fut-il dit à la première femme, et pareille obligation pesa sans doute sur les destins du premier Prométhée de la pensée, du premier Héraclès de l'art. Une voix secrète a dû lui dire : quand ton esprit ne sera pas à la torture, quand ton cœur ne souffrira pas, quand ta conscience ne te fera pas subir d'interrogatoires sévères, tu ne créeras pas...

« Inerte reste ma main et silencieuses mes lèvres. Pourtant je comprends bien la fatalité universelle : c'est la brûlure délicieuse et torturante

d'aimer qui fait chanter l'oiseau au printemps, et les immortels chefs-d'œuvre de la pensée sont issus de la souffrance humaine »....

Comme tous les prédestinés, Isabelle éprouve partout un sentiment d'infinie solitude. Mais c'est surtout en Afrique qu'elle en prend conscience, alors que flotte autour d'elle, sur elle, « l'ombre chaude de l'Islam ». Dans une de ses descriptions intitulée « *Souffles nocturnes* » elle nous avoue : « Tout à l'heure, les Aïssaouas illuminés chantaient des cantilènes asiatiques, célébrant la béatitude de la non-existence. A présent, les Africains noirs chantent, inconsciemment, un grand hymne d'amour, à l'éternelle fécondité. Et moi je sais encore des musiques plus étranges et plus fortes, des musiques qui font saigner le cœur en silence, celles que des lèvres ont mur-

murées, des lèvres absentes qui boiront d'autres souffles que le mien, qui respire:ont une autre âme que la mienne, parce que mon âme ne pouvait pas se donner, parce qu'elle n'était pas en moi, mais dans des choses éternelles, et que je la possède enfin dans la profonde, dans la divine solitude de toute ma chair offerte à la nuit du Sud ».

Qu'elle joue avec le danger, la mort même; qu'elle se repose à l'ombre fraîche d'une vieille mosquée; que son oreille soit frappée par le chant triste d'un cavalier ou d'un berger du désert; que des yeux lui parlent, rien que des yeux mortels, elle peut souhaiter de s'endormir, ne plus rien voir, rien entendre, rien espérer, ne plus rien rêver. Que la fièvre la prenne, la quitte, la reprenne; même sans force physique, elle se sent seule et c'est ce qui la marque du sceau de la grandeur sans mesure. Solitude, grandeur où elle puise sa propre force, où elle s'enchant de sa propre douleur qui est celle de tous ceux hélas, trop rares, qui n'aspirent qu'à l'absolu et que seul peut consoler le divin. Dans ses « *Réflexions sur l'amour* » sincère d'une sincérité qui vient du fond même de tout son être, elle écrit : « Je ferme les yeux sur le passé et sur l'avenir, comme si je venais de boire l'eau magique de l'oubli et de la sagesse.....

« Voici quelques réflexions de solitude, un jour que je cherchais à y voir clair dans mon cœur, à travers bien des souvenirs :

— « Tout amour d'un seul, charnel ou fraternel, est un esclavage, un effacement plus ou moins profond de la personnalité. On renonce à soi-même pour devenir un couple.

« Cette grande jouissance de posséder est aussi un sacrifice.

« On distinguera pourtant entre l'amour et la passion.

Tout n'est pas grossièreté dans l'exaltation des sens. J'accepterais de voir bien autre chose que de la débauche dans ces paroles que psalmodiait un taleb marocain pâle de tif : « Je me suis cherché et j'ai fatigué mon corps pour que mon âme fût plus légère ».

« L'amour le plus décevant et le plus pernicieux me semble être surtout la tendance occidentale vers l'âme-sœur.

« La belle flamme d'Orient dévorante n'a rien de commun avec l'égalité et la fraternité des sexes.

« Le musulman peut aimer une esclave et l'esclave peut aimer son maître. Cette constatation d'ordre naturel renverse bien des systèmes.

« Qu'à un détour de notre route l'être semblable se soit dressé devant nous, que nous l'ayons rencontré et reconnu, ce qui est rare, une exaltation subite s'emparera de tout notre pauvre moi. Nous croirons à la possibilité de nous compléter et de nous doubler, nous tendrons les bras vers notre image.... et ce sera le grand amour la grande faiblesse !

« Aimons! au-dessus! de nous, aimons encore davantage ce qui nous est inférieur. Elevons à nous celui qui saura nous adorer, ou sachons désirer notre élévation.

« Quand j'ai senti mon cœur vivre en dehors de moi, c'était dans la nature ou dans l'humanité, jamais dans l'exaltation charnelle.

« Ainsi me suis-je gardée dans les abandons. Pauvre, j'ai possédé la richesse divine, et j'ai mis ma jouissance la plus enivrante dans la magie d'un crépuscule ardent sur les terrasses d'un village désert.

« C'est que, dans ces moments-là, je suis le cœur de la terre; un flot d'immortalité coule richement dans mes veines; ma poitrine se gonfle de puissance; je suis libre et j'existe au-dessus de la mort; si quelqu'un pouvait, se penchant sur moi, me dire « ma sœur » je n'aurais plus qu'à pleurer.

« Gloire à ceux qui vont seuls dans la vie ! Si malheureux qu'ils soient, ce sont les forts et les saints les seuls êtres... Les autres ne sont que des moitiés d'âme ».

Pendant, parce que la vie dans son perpétuel devenir est le maître de toute créature — même la plus forte — après avoir goûté les jours de sable et de soleil, alors que rien d'amer ne soulevait son cœur, en 1900 dans l'extrême sud Constantinois, Isabelle Eberhardt âme de solitude, se maria par amour, selon le rite musulman avec un très jeune et beau spahi : Si Sliman Ehni.

J. M.

(à suivre)

Pensées

Le mérite d'un Etat se trouve, à la longue, n'être que le mérite des individus qui le composent.

Suart MEILL.

Allez en avant, et la foi vous viendra !

(d'Alembert).

Quant à ceux qui prétendent qu'on peut réussir en quelque chose sans travail et sans peine, ce sont des empoisonneurs.

(Benjamin FRANKLIN)

Le travail est mon plus grand plaisir.

(MOZART).

Le monde est aux vaillants.

(proverbe allemand).

O homme ! aide-toi toi-même.

(Devise de Beethoven)

Fellah

La vie du fellah est monotone et triste, comme les routes poudreuses de son pays, serpentant à l'infini entre les collines arides, rougeâtres, sous le soleil. Elle est faite d'une succession ininterrompue de petites misères, de petites souffrances, de petites injustices. Le drame est rare, et quand, par hasard, il vient rompre la monotonie des jours, il est, lui aussi, réduit à des proportions très nettes et très minimales, dans la résignation quotidienne et prête à tout.

Dans mon récit vrai il n'y aura donc rien de ce que l'on est habitué à trouver dans les histoires arabes, ni fantasias, ni intrigues, ni aventures. Rien que de la misère, tombant goutte à goutte.

.. .. .

Sous la morsure du vent de mer âpre et glacé, malgré le soleil, Mohammed Aïchouba poussait sa charrue primitive, attelée de deux petites juments maigres, de race abâtardie, à la robe d'un jaune sale. Mohammed faisait de grands efforts pour enfoncer le soc obtus dans la terre rouge, caillouteuse. Par habitude, et aussi faute d'outils et de courage, Mohammed se contentait de contourner les touffes de lentisques et les pierres trop grosses, sans jamais essayer d'en débarrasser son pauvre champ, le « melk » héréditaire et indivis des Aïchouba.

Le petit Mammar, le fils de Mohammed, cramponné à la gandoura terreuse de son père, s'obstinait à suivre le sillon où, un jour, il pousserait probablement à son tour la vieille charrue.

Mohammed approchait de la cinquantaine. Grand et sec, de forte ossature, il avait un visage allongé, tourné, encadré d'une courte barbe noire. Ses yeux d'un brun roux avaient une expression à la fois rusée, méfiante et fermée. Cependant, quand le petit Mammar s'approchait trop de la charrue, le père le repoussait doucement, et ses yeux changeaient. Un sourire passait dans son regard plein d'une obscurité accumulée par des siècles de servitude.

Un voile déchiré, simplement passé sur la tête, achevait de donner à Mohammed, sous ses haillons, l'air d'un laboureur de la Bible...

Le champ était situé sur le versant d'un coteau aride, au milieu du chaos des collines que dominait de toutes parts une muraille bleuissante de montagnes aux circuits compliqués.

En face, sur l'autre bord d'un ravin, on voyait les gourbis de la fraction des Rabta, de la tribu des Maïne.

Celui des Aïchouba se trouvait un peu à l'écart, au pied de la falaise rouge qui coupait brusquement la montagne. Quatre murs en pierre sèche,

aux trous bouchés avec de la terre et de l'herbe, un toit en « diss ». Comme unique ouverture, la porte très basse, telle l'entrée d'une tanière. Une haie d'épines et de branches de lentisque, servant le jour à cacher les femmes et la nuit à abriter le troupeau.

Mohammed était l'aîné, le chef de famille. Ses deux frères, plus jeunes, habitaient sous son toit. Le premier, Mahjoub, était marié. Se désintéressant du travail au champ, il élevait des brebis et des chèvres, et fréquentait les marchés. Benalia, le cadet, ne ressemblait pas à ses frères. Il avait dix-huit ans, et refusait de se marier.

Il gardait le troupeau et braconait dans la montagne. Voleur à l'occasion, mauvais sujet irréductible, malgré les corrections fraternelles, il passait ses journées assis sur quelque rocher, en face du grand horizon doré, à jouer de la flûte bédouine ou à improviser des plaintes. Lui seul, peut-être, dans sa tribu, voyait la splendeur des décors environnants, la menace des nuages sur la crête des montagnes obscures et le sourire du soleil dans les vallées.

Au gourbi, Benalia gardait un silence presque dédaigneux. Il ne se mêlait ni aux querelles d'intérêt entre les deux grands frères ni aux interminables discussions des femmes.

Celles-ci étaient nombreuses, dans la demi-obscurité du grand gourbi. Mohammed en avait deux et Mahjoub une. Il y avait encore là les sœurs non encore nubiles ou divorcées, les vieilles tantes et la mère Aïchouba, l'aïeule décrépète des petits qui pullulaient portés sur le dos des femmes courbées avant l'âge. Et c'était toute une smala exigeante et rusée, quoique craintive.

Pendant que les hommes étaient au dehors, les femmes écrasaient le blé dur dans le vieux petit moulin lourd et faisaient cuire les galettes azymes dans un four en terre ressemblant à une taupinière géante et qu'on fermait au moyen d'une marmite à moitié remplie d'eau.

Quand les travaux rudimentaires du champ et du troupeau ne réclamaient pas leur effort, Mohammed et Mahdjoub allaient, comme les autres hommes de la fraction, s'asseoir sur de vieilles nattes, près d'une hutte où un homme en blouse et en turban vendait du café et du thé.

Là, on parlait lentement, interminablement, des questions d'intérêt, avec la préoccupation des paysans toujours attentifs à la vie de la glèbe. On supputait la récolte; on rappelait le dernier marché; on comparait les années.

Le marché joue un grand rôle dans la vie bédouine. Il exerce une sorte de fascination sur les fellah, très fiers du marché de leur tribu. « Il va déjà au marché » se dit du jeune homme parvenu à l'âge de la virilité.

Parfois, quelqu'un racontait une histoire naïve et fruste, la révélation des trésors cachés dans la montagne et surveillés par des génies, des légendes du vieux temps ou bien des histoires merveilleuses sur les panthères, encore nombreuses aujourd'hui, et les lions.

La piété de ces tribus berbères de la montagne dont beaucoup parlent leur idiome, le chelha, est tiède, et leur ignorance de l'Islam est profonde. Les vieillards seuls s'acquittent des prières traditionnellement. Par contre, les marabouts sont très vénérés, et il est une infinité de koubba ou simplement de lieux saints où l'on va en pèlerinage, en mémoire de quelque pieux solitaire.

Chez les Aïchouba, seul, Mohammed priait et portait à son cou le cha-pelet de la confrérie des Chadoulia....

Et les jours s'écoulaient dans la torpeur résignée, dans la monotonie de la misère, endurée depuis toujours.

.... L'année s'annonçait mal. Au moment des semailles d'hiver, la pluie avait détrempe la terre et transformé les chemins arabes, sentiers ardues et sinueux, en torrents. En effet, malgré le poids si lourd des impôts arabes, les douars sont encore dépourvus de voies de communication et rien n'est fait pour leur commodité, leur développement ou leur salubrité. Le fellah déshérité paye et se tait.

Les terres de la fraction des Rabta sont pauvres, épuisées encore par la mauvaise culture sans engrais, jamais. La brousse voisine les envahit.

Le pain noir et le maâch, le gros couscous grossier, menaçaient de manquer cette année; l'impôt serait bien difficile à payer; et une plainte sourde, un cri d'angoisse commençait à monter des collines et des vallées.

Il n'y avait cependant pas de révolte dans les attitudes et les discours des fellah. Ils avaient toujours été pauvres. Leur terre avait toujours été dure et pierreuse, et il y avait toujours eu un beylik auquel il fallait payer l'impôt. D'un âge d'or les Bédouins ne gardaient aucune souvenance.

Ils vivaient de brèves espérances, en des attentes d'événements prochains, devant apporter un peu de bien-être au gourbi : Si Dieu le voulait, la récolte serait bonne.... ou bien les veaux et les agneaux se vendraient, et un peu d'argent rentrerait. Tout cela, même en mettant les choses au mieux, ne changerait rien au cours éternellement semblable de la vie du douar. Mais l'espoir fait passer le temps et supporter la misère.

... Le Bédouin est chicanier et processif de sa nature. Il considère comme une nécessité de la vie, presque comme un honneur, d'avoir des procès en cours, de mêler les autorités à ses affaires, même privées. Mohammed Aïchouba et son frère Mahjoub avaient plusieurs fois soumis leurs différends au caïd, et même à l'administrateur, tout en continuant cependant à vivre ensemble.

Au gourbi, c'était Aouda, l'aînée des deux femmes de Mohammed, qui suscitait les querelles. Verbeuse et acariâtre, elle éprouvait le besoin incessant de se disputer et de crier, de rapporter des uns aux autres les propos entendus, habilement surpris. Quand les disputes dépassaient un peu le degré ordinaire, Mohammed prenait une matraque et frappait sa femme à tour de bras, mettant fin aux querelles pour quelques heures. Mais la ruse et la méchanceté d'Aouda n'avaient pas de bornes. Elle en voulait surtout à

Lalia, la jeune femme de son mari, douce créature, jolie et à peine nubile, qui se taisait, supportant toutes les vexations d'Aouda et allant jusqu'à l'appeler Lella (madame).

Mohammed, sans tendresse apparente, avait pourtant un faible pour Lalia; et il ne revenait jamais du marché sans rapporter un cadeau quelconque à sa nouvelle épouse, augmentant ainsi la haine et la jalousie d'Aou-



da. Celle-ci avait deux enfants, deux filles, et elle comptait sur cette maternité pour empêcher son mari de la répudier. Mais les filles étaient déjà assez grandes, et Mammâr, le favori de Mohammed, était le fils de Khadidja, la première femme de Mohammed, qui était morte. Les liens qui attachaient Mohammed à Aouda étaient donc bien faibles.

Comme il est d'usage chez les Berbères de la montagne, les parents d'Aouda l'excitaient encore contre son mari pour provoquer un divorce

venant de lui, car alors il perdait le sedak, la rançon de sa femme, que les parents remariaient ensuite, touchant une autre somme d'argent.

... Mohammed, son labourage fini, mesura le grain, et son cœur se serra en voyant qu'il n'en avait pas assez pour ensemer. Il en manquait pour une quinzaine de francs. Où prendre cet argent ? Irait-il, comme les années précédentes, s'adresser à M. Faguet, ou aux Kabyles habitant les « centres » de Montenotte et de Cavaignac ? A l'un comme aux autres il devait déjà plusieurs centaines de francs. Son champ et le troupeau de Mahdjoub servaient de garantie.

Il avait déjà vu vendre aux enchères un champ d'orge et trois beaux figuiers, que M. Faguet avait fait acheter par l'un de ses khammès.

Les usuriers ! Seuls, ils pouvaient le tirer d'affaire. Il fallait bien semer. Et Mohammed calculait, se demandant s'il s'adresserait au roumi de Ténès ou aux Kabyles des villages. M. Faguet lui prêterait le grain en nature au double du prix courant ; les Kabyles, pour un prêt de quinze francs, lui feraient signer un billet de trente....

Mohammed, lentement, marchait le long de son champ, en songeant aux usuriers. Le vent froid s'engouffrait dans le vieux burnous déchiré, dans la gandoura en loques, et pleurait sa tristesse immense autour de cette tristesse humaine.

.... Le « centre » des Trois-Palmiers, en arabe Bouzraïa, est un village de création officielle. Les terrains de colonisation ont été prélevés sur les meilleures parcelles des tribus de Hemis et de Baghdadoura, par expropriation ; malgré cela le village européen ne doit sa prospérité relative qu'au grand marché arabe du vendredi.

Sous les eucalyptus au feuillage rougi par l'hiver, sur une côte pulvérolente, une foule compacte se meut : burnous grisâtres, burnous bruns, voiles blancs. Dans les cris des hommes et des bêtes, les Bédouins vont et viennent. Les uns arrivent ; les autres s'installent. Et une grande clameur s'élève, cri rapace de cette humanité dont la pensée unique est le gain. Vendre le plus cher possible, tromper au besoin, acheter à vil prix : tel est le but de cette foule disparate, mélange confus d'Européens, d'Arabes, de Kabyles et de Juifs, tous semblables par leur soif de lucre.

.... Mohammed et Madjoub étaient descendus au marché dès l'aube. Le long de la route, ils avaient marché ensemble, accompagnés de leur jeune frère Benalia, qui poussait devant lui trois chèvres que Mahjoub voulait vendre. Mohammed était monté sur sa petite jument, avec Madjoub en croupe, tandis que Benalia marchait à pied. Il chantait :

« Le berger était sur la montagne. Il était petit ; il était orphelin. Il jouait de la flûte. Il gardait les moutons et les chèvres de Belkassem. La panthère est venue, à la tombée de la nuit, à l'orée des bois : elle a dévoré le petit berger et le troupeau.... Les enfants de Belkassem ont pleuré le beau

troupeau, les belles chèvres... Personne n'a pleuré le petit berger, parce qu'il n'avait pas de père.... »

Benalia improvisait, et sa voix jeune et forte s'en allait aux échos de la forêt, dans la montagne pleine d'épouvantement. Poète inconscient, il disait la vérité de sa race et chantait les réalités de la vie des douars.... Mais, voleur et mauvais sujet, il n'obtenait pas d'attention et n'avait pas l'estime des hommes de sa tribu.

... Arrivés au marché, les trois frères se séparèrent, selon l'usage arabe. Mohammed n'avait qu'une petite jarre de beurre à vendre, et se mit aussitôt en quête du Kabyle prêteur d'argent, Kaci ou Saïd.

En blouse bleue et turban jaune, grand et maigre, le zaouaoui déballait un grand paquet de mouchoirs et de cottonades clares. En voyant Mohammed Aïchouba, il sourit.

— Te voilà encore ? Ça ne va donc pas ? Qu'y a-t-il ?

— Louange à Dieu dans tous les cas ! Il n'y a que le bien.

— Tu as besoin d'argent ?

— Oui, viens à l'écart; nous parlerons.

— Tu me dois déjà deux cents francs. Tu en dois à d'autres, et même à M. Faguet.

— Je paye les intérêts. Je ne travaille plus que pour vous et les impôts.

— Je ne te prêterai plus au même intérêt. C'est trop peu, puisqu'il faut tant attendre.

— Tu n'es pas un musulman ! Dieu t'a défendu de prêter même à un centime d'intérêt.

— Nous partageons le péché : nous prêtons, mais vous autres Arabes, vous empruntez. Sans votre rapacité, à qui prêterions-nous ?

— Ce sont les Juifs qui vous ont appris ce métier-là.

— Assez. Veux-tu de l'argent, ou non ? Et combien te faut-il ?

— Au cours du blé dur et de l'orge, il me faut seize francs.

— Seize francs.... Tu me feras un billet de trente-deux francs.

— Voilà un trafic de Juif ! Avec quoi payerai-je un intérêt pareil ?

— Arrange-toi.

Le marchandage fut long et âpre. Mohammed se défendait, dans l'espoir de gagner quelques sous. Kaci ou Saïd voyait qu'il tenait sa proie et goguenardait, tranquille. Enfin, sans que l'usurier eût cédé un centime, le marché fut conclu. Le lendemain matin, on irait chez l'interprète, on signerait le billet, et, pour se mettre d'accord avec la loi on y porterait la mention bénigne « Valeur reçue en grain », écartant l'idée d'usure. Mohammed Aïchouba aurait seize francs pour compléter ses semences et, après la moisson, il rendrait le double.

Il passa la nuit, roulé dans son burnous, près du café maure. Une inquiétude lui venait bien : avec la faible récolte qu'il y aurait sûrement, puisque l'année commençait par un froid excessif et trop de pluie, comment payerait-il toutes les échéances tombant, inexorables, après la mois-

son, en août ? Mais il se consola en disant : « Dieu y pourvoira ». Et il s'endormit.

.... Pendant l'absence des hommes, une vieille femme ridée, au nez crochu, aux petits yeux sans cils, vifs et perçants comme des vrilles, était venue au gourbi des Aïchouba. C'était la mère d'Aouda, femme de Mohammed.

Elle avait pris sa fille à part, dans un coin, et lui parlant à voix basse, avec véhémence, elle faisait sonner ses bracelets d'argent sur ses poignets décharnés, à chaque gsete brusque.

— Tu es une ânesse. Pourquoi restes-tu chez ton mari ? Tu sais bien que les autres femmes de ton âge sont bien habillées, choyées par leurs maris. Tu vois bien comment il traite cette chienne de Lalia qu'il te préfère. Pourquoi restes-tu ? Réfugie-toi chez ton père. Si ton mari veut te reprendre de force, va chez l'administrateur. Après cela, Aïchouba te répudiera, car il tient aux usages, et quand tu auras découvert ton visage devant les Roumis, il ne voudra plus de toi... Alors nous te trouverons un autre mari bien meilleur.

— J'ai peur.

— Bête, va ! N'es-tu pas mon foie ? Te ferai-je du mal ? Et de quoi as-tu peur ? N'as-tu pas ton père, et tes frères ne sont-ils pas deux lions ?

Aouda, la joue appuyée dans le creux de sa main, réfléchissait. Elle n'avait aucune affection pour son mari et elle le craignait. Si elle était jalouse de Lalia, ce n'était nullement le sentiment de la femme blessée dans son amour et sa dignité. Seulement Mohammed prodiguait à Lalia les cadeaux et les parures, et Aouda était envieuse.

Aouda se décida.

— Lundi, ils seront au marché de Montenotte. Dis à mon père et à mes frères de venir me chercher avec la mule grise.

— D'abord fais une scène à ton mari. Dis-lui de te donner les mêmes objets qu'à Lalia et de te laisser venir passer quelques jours chez nous. Il refusera, et toi, insiste. Il te battra, et, dès mardi, nous irons nous plaindre à l'administrateur, s'il ne te répudie pas.

Une femme entra, éplorée. C'était Aïcha, une voisine. Elle s'accroupit dans un coin et se mit à se lamenter. Jeune encore, elle eût eu un visage agréable sans les tatouages qui couvraient son front, ses joues et son menton.

— Qu'as-tu, ma fille ? demanda la vieille. Tes enfants sont-ils malades ?

— Oh ! mère, mère ! L'autre jour, comme mon mari labourait chez le caïd, des Zouaoua ont passé. Ils m'ont montré de beaux mouchoirs en soie rose, à quatre francs. J'en ai acheté deux, parce que le Kabyle me promettait d'attendre jusqu'à la fin du mois. Ma mère m'aurait donné l'argent. A présent le Kabyle prétend que je lui dois douze francs, et il m'assigne en

justice. Mon mari m'a battue et il veut me répudier. Je ne sais pas s'il aura assez pour payer.... Dieu, aie pitié !

— Moi, dit Aouda, je n'achète jamais à crédit. J'ai gardé de la laine pour plus de trois francs, et quand je fais le beurre, j'en cache un peu que je fais vendre par des enfants. Le grain aussi, j'en vends en cachette... comme ça j'ai de l'argent pour m'acheter ce que je veux.

Mais la sœur de Mohammed, Fathma, se rapprochait, et les femmes s'apitoyèrent sur le sort d'Aïcha, la voisine.

— Brûle un peu de corne de bélier de la grande fête et mets la cendre dans le manger de ton mari; il ne pourra plus te répudier. Garde-toi d'en goûter, ça empêche les femmes de devenir enceintes.

La vieille connaissait les sortilèges.

Aïcha joignit les mains, puis elle embrassa le pan crasseux de la mlahfa de la rusée :

— Mère, je t'en supplie, viens chez moi. Mon mari est parti; prépare-moi la corne toi-même. J'en ai justement deux.

— Après avoir fait cela, il faut que je parfume mon gourbi au benjoin pendant quatre jours et que je brûle deux bougies de cire vierge pour Sidi-Merouan. Donne-moi six sous; j'irai.

Des plis de la coiffure d'Aïcha, les six sous passèrent dans un coin de la mlahfa de la vieille, qui se leva alors et prit son haïk et son bâton.

— Lundi, à midi. N'oublie pas la laine, surtout... souffla-t-elle à l'oreille de sa fille.

Mohammed, harassé, trempé par la pluie, rentra le lendemain, à la nuit, avec l'argent du Kabyle touché dans l'antichambre de l'interprète, le billet signé.

Il trouva son petit Mammar brûlant de fièvre, sur les genoux de Lalia qui le berçait.

Aouda, vaquant aux soins du ménage, maugréait :

— Toujours c'est moi qui travaille ! L'autre, jamais. On lui a apporté des cadeaux, je parie. Moi, jamais rien !

Mohammed, douloureusement frappé par la maladie subite du petit, se retourna vers Aouda.

— Qu'as-tu à grogner comme une chienne ?

— Je demande à Dieu d'avoir pitié de moi...

Et elle égrena le chapelet de ses récriminations, mais avec une insolence inaccoutumée.

— Tais-toi, disait Lalia conciliante. Tu ne vois pas... le petit est malade, l'homme est fatigué.

— Toi, fille de serpent, tu n'a rien à me dire. Tu es fière, parce que tu es bien habillée, vipère !

Madjoub haussait les épaules, impatienté.

— Si tu étais à moi, dit-il, je te mettrais à la porte à coups de pied. Celui-là est trop patient,

Au fond, Mohammed avait bien envie de répudier Aouda, mais il regrettait l'argent de sa rançon, et il se contenta, comme toujours, de la faire taire en la battant.

Le lendemain, l'état de l'enfant empira. Mohmamed, désolé, le veillait, morne. Les remèdes des vieilles ne soulagèrent pas le petit et, dans la nuit, il mourut. Quand les menottes convulsées retombèrent inertes, Mohammed crispa ses mains calleuses sur le petit cadavre et resta là, pleurant à gros sanglots, avec des gémissements, comme un enfant.

Autour du tas de chiffons qui avait servi de lit au petit Mammam, les femmes, accroupies, poussaient de longs hurlements lugubres, en se griffant le visage. Aouda, par nécessité et par habitude, imitait les autres, mais, dans ses yeux noirs, une joie mauvaise brillait.

Et Mohammed pleurait là sa dernière misère, la mort de son fils unique, ce petit Mammam si joli, si plein de vie, qui le suivait partout, qui le caressait, qui était sa seule joie.

Peu à peu le fellah cessa de pleurer et resta là, accroupi, immobile, à regarder le cadavre de son enfant... Puis il souleva les petites mains crispées qui semblaient s'abandonner encore, la petite tête aux yeux clos... Et, avec un long cri de bête blessée, il retomba sur les chiffons et pleura, pleura jusqu'au jour, quand les femmes lui prirent le petit pour le laver et le rouler dans le linceul blanc, étroit comme une serviette.

Mammam fut enterré sur la colline, dans la terre pierreuse. Mohammed, sombre et muet, ramassa des pierres et des branches et bâtit une cahute au pied du figuier où il jouait, tous les jours, avec son fils. Il porta là quelques loques, sur une vieille natte, et s'étendit. Mais une autre semaine commença. L'argent manquait; il fallait vendre encore du beurre et du miel, et acheter avec l'argent du Kabyle le grain. Puis il faudrait ensemençer. Mahd-joub appela son frère aîné.

— Frère, pour qui travaillerai-je à présent que mon fils est mort ? dit Mohammed en se levant tristement, sans force et sans courage, pour la besogne obligée.

— C'est la volonté de Dieu. Il te donnera sans doute un autre fils...

Pendant l'absence de Mohammed, le père et les frères d'Aouda vinrent la chercher et elle partit, les yeux secs, emportant ses hardes, sans un adieu pour toutes ces femmes qui essayaient de la retenir.

Quand elle fut partie, les autres dirent, soulagées pourtant : « Que la mer la noie ! Elle est trop méchante ! »

Mohammed dut aller se plaindre au caïd, réclamant sa femme. Mais le vieux chef lui conseilla de la répudier, lui prédisant de nombreux ennuis s'il la réintégrait au domicile conjugal. Et Mohammed répudia Aouda, instaurant un peu de paix au gourbi en deuil du petit Mammam.

Puis Mohammed ensemença son champ. Il marchait, le long des sillons, en jetant la semence, et il lui était douloureux de regarder cette terre rouge si dure à travailler, et qu'il avait arrosée de tant de sueur... Voilà que,

maintenant, elle lui avait pris son fils unique, son petit Mammar, qui, naguère encore, courait comme un joyeux agneau dans ces mêmes sillons.

Tout à coup Mohammed s'arrêta : sur l'argile rouge, une trace, presque effacée, persistait : la trace d'un petit pied nu.

Le fellah s'accroupit là, laissant son travail, et il eut une nouvelle explosion de douleur, — la dernière, car, ensuite, il se résigna à la destinée. Il prit soigneusement l'argile portant l'empreinte du petit pied, la pétrit dans ses doigts, la noua dans un coin de son voile. Le soir, il mit la motte de terre dans un coin de son gourbi, comme un talisman. Puis il courba la tête sous le jong du mektoub inéluctable, et il travailla pour le pain bis de sa famille.

.... Le vent et la grêle achevèrent de rendre la moisson presque nulle, et le grand cri, la plainte des fellah qui, au printemps, avait retenti dans les vallées et sur les collines roula d'un horizon à l'autre, de la plaine du Chélif à la mer, comme une clameur d'épouvante devant la famine prochaine.

Les créanciers furent impitoyables. Le champ fut vendu et le produit partagé entre M. Faguet, les Kabyles et le beylik pour les impôts.

Sans labour, sans blé, les Aïchouba en furent réduits à leur petit jardin de melons et de pastèques. Mohammed, sans terre, se trouva tout à coup désœuvré, inutile comme un enfant ou un vieillard impotent. Sombre, il erra le long des routes. Mahjboub, pour faire vivre la famille, dut vendre peu à peu ses bêtes. Silencieux, lui aussi, courbé sous le joug de la destinée, il devint le chef de la famille, car Mohammed désertait de plus en plus le gourbi pour errer.

Un jour, Benalia vit son frère qui marchait, la tête courbée, dans le champ qui leur avait appartenu. Il cherchait quelque chose.

Timidement, pris de peur, Benalia s'en alla prévenir Mahdjoub, qui s'en vint au champ.

— Si Mohammed, que fais-tu là ? La terre n'est plus à nous, telle est la volonté de Dieu. Viens, il ne faut pas qu'on te voie là.

— Laisse-moi.

Mais que cherches-tu là ?

— Je cherche la trace des pas de mon fils.

Et Mahdjoub connut que son frère était devenu derrouich.

Peu de jours après, comme Mohammed était assis, silencieux comme toujours désormais, devant sa cahute, et que Mahdjoub menait les bêtes à l'abreuvoir, Benalia, assis devant le gourbi, jouait de la flûte. Tout à coup, Mahdjoub revint en courant.

— Si Mohammed ! les gendarmes viennent vers le gourbi !

Par habitude, il demandait aide et protection à l'aîné, mais Mohammed répondit :

— Que nous prendraient-ils encore, puisque mon fils est mort et que le champ est vendu ?

Devant le gourbi, guidés par le garde champêtre à burnous bleu, les gendarmes mirent pied à terre. Ils entrèrent tous deux. L'un portait des papiers à la main.

— Où est Aïchouba Benalia ben Ahmed ?

Benalia avait pâli.

— C'est moi..., murmura-t-il.

Le gendarme s'approcha et lui passa les menottes. Alors, comme Mohammed, les yeux grands ouverts, se taisait, Mahdjoub s'avança tremblant.

— Si Ali, dit-il au garde champêtre, pourquoi arrête-t-on mon frère ?

— Il était absent, cette nuit ?

— Oui...

— Eh bien, il est allé à Timezratine, et il a volé un fusil chez M. Gonzalès, le colon. Comme le colon l'a surpris, ton frère lui a tiré dessus. M. Gonzalès est blessé, et on l'a porté à l'hôpital. Il a reconnu ton frère.

Et on emmena Benalia, tandis que les femmes se lamentaient comme sur le cadavre d'un mort.

Mohammed ne proféra pas une parole.

Mahdjoub, après un instant, ramassa le bidon et reprit la longe des chevaux, qu'il mena à l'abreuvoir.

De caractère morose et dur, âpre au gain, sans jamais un mot affectueux pour les siens, Mahdjoub avait au fond l'amour du foyer et de la famille, un amour jaloux de ceux de son sang, et le malheur de son frère l'accablait. Il n'éprouvait pas de honte, le brigandage étant considéré comme un acte de courage, illicite, certes, mais point honteux. Il souffrait seulement de la souffrance de son frère, car ils étaient sortis du même ventre et avaient tété la même mamelle.

Pourquoi Benalia avait-il si mal tourné, quand tous les Aïchouba étaient des laboureurs paisibles ? Et comment en était-il arrivé à une audace semblable ?

Et la ruine de la famille apparaissait à Mahdjoub consommée maintenant.

Et quelle année ! L'enfant mort, le champ vendu, l'aîné devenu fou, le cadet enchaîné et certainement condamné ! La colère de Dieu s'appesantissait sur leur race, et il n'y avait qu'à s'incliner : « Louange à Dieu, dans tous les cas ! »

Mohammed semblait devenu muet. Il prenait la nourriture qu'on lui présentait sans rien dire.

Lalia, dans les coins obscurs, pleurait son malheur. Ses belles-sœurs lui reprochaient d'avoir apporté avec elle le malheur et les calamités. Mais elle attendait patiemment, ne voulant pas s'en aller. Dans son cœur d'enfant, une sorte d'attachement était né pour Mohammed, qui avait été bon pour elle et qui souffrait.

Après plusieurs mois de silence, quand Mahdjoub rapporta la nouvelle de la condamnation de Benalia à cinq ans de reclusion, Mohammed ne dit

rien ; mais, le lendemain, quand Lalia lui porta son écuelle, elle ne le trouva plus dans sa cahute : dès l'aube, Mohammed était parti, avec son bâton d'olivier, droit devant lui, vers l'Ouest, mendiant son pain dans le sentier de Dieu.

Ce jour-là, Lalia, devenue veuve, rassembla ses hardes. Dans le coffre de bois vert, avec les gandoura et les melhfa, il y avait deux robes et une paire de souliers qui avaient appartenu au petit Mammâr. Lalia les regarda et puis, avec des larmes dans les yeux, elle les serra sous son linge, en murmurant : « Petit agneau, depuis ta mort, le malheur est entré dans cette maison... » Et elle partit chez ses parents.

.... De jour en jour la misère augmentait, car il est difficile à l'homme faible de remonter la pente du malheur, et un jour, dégoûté, Mahdjoub vendit ses dernières bêtes et le jardin.

Puis il répudia sa femme restée sans enfants, et il partit pour la ville, où il s'engagea comme garçon d'écurie chez un marchand de vin en gros.

... Un jour, assis devant la porte de son écurie, Mahdjoub travaillait, avec son couteau, le manche de sa canne. L'hiver touchait à sa fin, et une année s'était écoulée depuis la dispersion des Aïchouba. Mahdjoub avait beaucoup changé. Il savait maintenant un peu parler le français. Il s'habillait proprement en citadin, risquant même le costume européen avec une simple chéchia, et il buvait de l'absinthe tout comme un autre dans les cafés d'Orléansville.

.... Un mendiant passait, les cheveux longs et gris, sous un vieux voile en lambeaux, le corps couvert de loques, un haut bâton à la main.

— Au nom de Dieu et de son Prophète, faites l'aumône !

Mahdjoub tressaillit, se leva, laissant son travail.

— Si Mohammed ! Si Mohammed ! Je suis ton frère... Mahdjoub... Où vas-tu ?

Mais le vieillard passait. Aucune lueur d'intelligence ne brilla dans ses yeux ternes. Alors Mahdjoub lui mit tout ce qu'il avait de monnaie dans la main, le baisa au front et rentra dans l'écurie. Là, appuyé contre un pilier, il se mit à pleurer.

Et le vieillard passa, s'en allant plus loin, dans la nuit de son intelligence éteinte, demander, au nom d'Allah, le Clément et le Miséricordieux, le pain que la terre rouge et caillouteuse de son pays lui avait refusé.

Isabelle EBERHARDT.

Ténès, 1902.

Hind...

Dans le lointain du passé, effacée du souvenir de tous excepté de la mémoire fidèle de quelques vénérables vieillards, l'histoire de Hind commence à devenir un mythe.

Trois siècles pour éteindre le flambeau de la reconnaissance !

Si peu de temps pour vouer à l'oubli une de ces créatures divines qui ne fit que passer, tel un éclair soudain, sur notre planète ! C'est trop d'ingratitude.

Des fragments recueillis de la bouche même de vénérables vieillards, qui eux-mêmes les recueillirent de leurs pères, j'ai réussi à reconstituer la vie de Hind, cette nature si tendre, aux poèmes exaltés et brûlants. Si quelques faits ont été omis, ils ne retranchent rien de la vérité des nobles principes de cette femme.

Née vers 1700 d'une famille de notables qui, dérogeant à la règle du temps, lui donnèrent une instruction élémentaire (tout-à-fait, insuffisante toutefois pour lui permettre de continuer, seule, à se cultiver). Malgré son ignorance nous la voyons, à l'âge de onze ans s'adonner tout entière à la lecture d'auteurs célèbres (arabes naturellement) et chercher à les comprendre en se faisant expliquer les passages difficiles par des gens instruits qui prenaient plaisir à la voir dépitée lorsqu'elle ne parvenait à saisir exactement le sens des solutions épineuses.

Désormais, elle n'a d'autres amis que ses livres. Ame exaltée, elle partageait son temps entre l'étude et l'assistance des malades s'il y en avait.

A l'âge de quinze ans, elle fuyait la société, s'enfermait dans sa chambre ou, dirigeant ses pas à travers les sentiers fleuris, elle allait s'asseoir près d'une source limpide cachée dans la verdure. Là elle passait de longues heures à méditer et à lire. Le reste du monde s'évanouissait pour elle dans l'inéffable plaisir et la divine extase qu'elle savait trouver en communiant en idées avec ses auteurs favoris.

A dix-neuf ans, voyant que la jeune fille était délaissée, quant à l'instruction, elle chercha à briser les chaînes tyranniques des habitudes traditionnelles et à faire donner aux jeunes filles une place dans les écoles. Elle captait les jeunes avec un langage clair, noble et enthousiaste, les autres la condamnaient et ne se faisaient aucun scrupule de l'insulter. De village en village, de tribu en tribu, elle faisait retentir sa voix, exigeant pour ses sœurs ce qu'elle savait leur être utile à elles, aussi bien qu'au pays. Bientôt on vit se former autour d'elle une élite de jeunes gens augmentant en nombre de jour en jour. Dans chaque village où elle passait, les jeunes filles la recevaient chez elles pendant que les jeunes gens lui

faisaient une fusillade d'honneur tout autour du logis où elle était reçue.

Un jour, les jeunes gars d'un village informés de son passage chez eux, n'hésitèrent pas, malgré l'arrogance des vieux, à lui envoyer leur plus noble cheval puis, se couchant transversalement le long de la route, ils ne voulurent se relever qu'elle n'eût passé sur leurs corps (1). « C'est ainsi, dirent-ils à ceux qui les blâmaient de s'être couchés sous les pieds d'une femme, que les habitudes traditionnelles erronées doivent être piétinées par des principes équitables ».

Quelques particuliers au rang desquels se trouvait son propre frère, jaloux de sa popularité ou par intérêt, la dénoncèrent aux autorités sous l'injuste accusation de révolutionnaire. Un mandat d'arrêt fut aussitôt lancé contre elle. Ceux pour qui les anciennes habitudes étaient chères se réjouirent. Presque toute la jeunesse s'émut et s'arma pour s'opposer à ceux qui étaient chargés de l'arrestation. Un conflit allait de nouveau tourmenter le pays.

Ayant aimé toute sa vie, Hînd ne connaissait pas la haine. Cette nature noble n'admit pas que des êtres à qui elle ne voulait que du bien s'entr'égorgeassent pour elle en un temps surtout où le pays avait besoin de tous ses fils pour empêcher les ennemis de l'envahir. Hînd voulut se rendre, mais tous s'opposèrent à son intention. Elle ne réussit à calmer ses partisans qu'en formulant son désir de se retirer loin du monde, bien loin, de toute habitation humaine. Dans une grotte au flanc d'une montagne elle se réfugia.

La lointaine distance qui la séparait du voisinage de tout être vivant excepté celui des bêtes fauves, n'empêcha pas ceux qui avaient de la sympathie pour ses idées de venir, souventes fois accompagnés de leurs jeunes sœurs, adoucir son sort et égayer, avec leur rire jeune et franc, la retraite qu'elle s'était choisie.

Son frère, qui semblait s'être effacé, lui fit de nouveau sentir le poids de sa haine. Implacable, injuste, cruel et brutal, il la dénonça une seconde fois l'accusant d'organiser des orgies affreuses et que ceux qui allaient la visiter n'avaient qu'un seul but : satisfaire leurs grossières et basses passions.

Lui venant d'un être qu'elle chérissait malgré le mal qu'il lui causa ce dernier coup ne tarda pas à briser les fibres, déjà trop tendues de sa faible constitution rendue plus faible encore par les privations et le chagrin. Elle tomba malade. L'agonie vint annoncer l'approche de la Mort. Dans les moments de lucidité elle donnait des conseils à ceux qui, les larmes aux yeux, la tête baissée, attendaient le dénouement fatal qui devait les séparer pour toujours sur terre, de cette divine rose sitôt flétrie. Elle ordonna au frère de protéger sa sœur, de l'aimer; à l'homme de respecter

(1) Ce jeu existe encore au Liban.

sa femme; aux parents d'instruire leur progéniture, aux femmes de bien éduquer leurs enfants et de les élever surtout dans l'amour de la Patrie et de la Justice. A l'âge de vingt-deux ans, elle s'éteignit doucement, laissant au cœur de tous ceux et de toutes celles qui l'ont connue, même ses ennemis l'amertume de la séparation.

Devant la volonté de ces femmes qui se sacrifient pour le bonheur de l'humanité et pour le bien de leur pays, nous n'avons qu'à nous incliner respectueusement.

Antoine ASSAF.

Echos d'Orient

JEUNE FILLE EGYPTIENNE DANS UN CONGRES EUROPEEN

Parmi les membres du Congrès Féminin tenu récemment à Edinbourg pour la répression de l'alcoolisme, a figuré une jeune fille égyptienne, l'honorable fille de S.E. Selim Bey Hanna, Censeur des Postes Egyptiennes au Caire.

L'intelligente demoiselle a prononcé devant le Congrès un éloquent discours qui révèle son talent oratoire et qui lui a acquis à l'unanimité, la sympathie et l'approbation de l'assistance.

LA FEMME ORIENTALE ET LES HAUTES ETUDES

Mlle Sara Lévy, jeune fille israélite native de Jérusalem, fut éprise de bonne heure de l'amour des sciences.

A peine reçut-elle l'instruction primaire dans sa ville natale, qu'elle fut admise à l'Université Américaine de Beyrouth et jugée digne d'y étudier les sciences supérieures. Grâce à son activité intellectuelle et à sa constance, l'Université lui décerna, en fin d'études, le diplôme des sciences chimiques et pharmaceutiques. Notons que Mlle Levy est la première femme orientale qui ait acquis des lauriers dans une université orientale.

HIER ET AUJOURD'HUI : L'évolution du voile oriental.

Une forte antipathie se manifeste actuellement en Turquie à l'encontre de l'usage du voile dans le monde féminin. L'opinion publique turque est si hostile à cette coutume démodée que dans les agglomérations, la femme voilée est devenue l'objet de la curiosité et de la critique des passants.

On a vu d'ailleurs en maintes assemblées, des femmes turques mêlées

en toute aisance avec les hommes, et s'y tenant pourtant avec une dignité parfaite.

Ajoutons en passant que ce bienfaisant mouvement d'émancipation s'étend peu à peu dans tout l'Orient.

LES JOURNAUX FEMININS EN ORIENT.

Dans l'Iran, les femmes collaborent non moins activement que les hommes à la rédaction des journaux et périodiques. L'on y voit peu de ville qui manquent de rédacteurs féminins. Bien plus : il n'y a presque pas une ville qui ne se vante de posséder un journal ou une revue dirigés par une femme de grand mérite.

En Syrie, les journaux féminins pullulent. Ils peuvent même rivaliser sous tous les rapports avec les importants journaux d'Europe.

Comme exemple, on peut citer la revue *La Vie Nouvelle* de Mme Habouba Haddad. Fondée primitivement à Paris, cette revue est dirigée exclusivement par sa fondatrice, nonobstant ses occupations de mère de famille et les études d'économie politique qu'elle poursuit à l'Université Américaine de Beyrouth.

En Egypte aussi, le nombre des journaux féminins s'accroît peu à peu. Tout dernièrement le Ministère de l'Intérieur a autorisé Mme Mounira Sabet à faire paraître un journal en langue française et un hebdomadaire en langue arabe.

REPRESSION DE LA PARURE INDECENTE DANS LES ECOLES FEMININES TURQUES.

Le Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Instruction Publique en Turquie a récemment lancé une circulaire enjoignant aux institutrices, sous peine de renvoi, de s'abstenir, tant à l'école qu'à l'extérieur, de toute parure outrée, parfums pénétrants, fards, etc., de nature à propager le venin de la volupté parmi les jeunes étudiantes, douées naturellement d'esprit d'imitation, mais que la tenue des institutrices, à la fois sobre et modeste, soit un modèle de décence aux yeux de leurs élèves, et ce à l'instar des institutrices des nations avancées en civilisation.

LA FEMME DRUZ.

A l'occasion de la nouvelle révolte des montagnards druzes contre l'autorité française, en Syrie, disons quelques mots sur les mœurs de la femme druze.

En temps de paix, elle est l'aide puissante et indispensable de l'homme dans les travaux pénibles, tels que ceux des champs, aussi bien que dans les diverses occupations du ménage.

En temps de guerre, on la voit se transformer en un véritable soldat

dans toute l'acception du mot, apprêtant les armes, ravitaillant de munitions et de vivres ses compatriotes en plein champ de bataille, ou vacant au village à diverses besognes masculines, lorsqu'une force majeure l'empêche de suivre son mari, son père, ou son frère au combat.

En un mot, elle est une précieuse suppléante de l'homme en toute occasion.

L'on a vu souvent au combat des femmes druzes enflammer le courage des hommes par des hymnes guerriers. Enfin se jetant dans la mêlée, armes en mains, battre l'ennemi avec une rare vaillance et remporter une éclatante victoire.

RETOUR DU COMITE DES JEUNES FILLES EGYPTIENNES.

Le Comité des jeunes filles égyptiennes envoyé en Angleterre par le Ministère de l'Instruction Publique pour suivre le cours de médecine, aux frais de l'Etat en mémoire de feu Lord Kitchener, est de retour en Egypte.

Ce Comité se compose de MM^lles Elfat Nagui, Tawhida Abdel-Rahman et Kokab Hefni Nassif.

Elles ont subi avec succès l'examen d'admission à l'Ecole de Médecine de l'Université de Londres.

Elles passeront les vacances auprès de leurs parents pour commencer leurs études à Londres en Octobre prochain.

DROIT DE VOTE ACCORDE AUX FEMMES HINDOUES.

On mande de Calcutta que l'Assemblée Législative du Bengale a ratifié la décision accordant aux femmes hindoues le droit de voter aux élections générales.

Fouad WAKID.

Pensées

Au prix de la souffrance, le savoir. Goutte à goutte, jusque dans le sommeil tombe sur nos cœurs le cuisant ressouvenir des douleurs; et, malgré nous, elle nous vient, la sagesse.

ESCHYLE.

Ah! l'idéal, c'est d'être à l'abri de la souffrance, avec un cœur juste, content de son sort.

ESCHYLE.

Que je ne sois jamais ni un grand preneur de villes, ni un malheureux obligé de subir la loi de l'étranger!

ESCHYLE.

GLANES

De Mlle Manon Cormier avocate à la Cour d'Appel de Bordeaux et Présidente de la Ligue Française pour le Droit des Femmes, Madame Charaoui Pacha a reçu la lettre très reconfortante de laquelle nous transcrivons les lignes suivantes :

Bordeaux, le 31 juillet 1925.

Madame,

« Excusez-moi si je n'ai pas répondu plus tôt à votre très gracieuse lettre et si je ne vous ai pas remerciée de votre aimable envoi pour notre Stand à la Foire de Bordeaux. Nous l'avons reçu en temps utile et il a obtenu le plus grand succès auprès de nos visiteurs. Tous les objets que vous nous avez envoyés étaient choisis avec un goût parfait. Je vous indique notamment que l'écharpe rose lamée d'argent a été achetée par le mari de Mme Maria Vérone, Me Lhermitte, qui, étant venu visiter notre Stand a tenu à la rapporter à sa femme.

« Je lis avec grand intérêt votre Revue que je connaissais déjà, car depuis qu'elle existe Mme Henri Gounouillou, Vice-Présidente du Conseil National des Femmes Françaises me la faisait passer.

« J'espère avoir à mon tour l'occasion de vous être utile. *C'est en nous groupant et en nous aidant que nous arriverons le mieux à assurer le triomphe de nos revendications* »

Du journal *Jeudi* de Bordeaux, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire le très intéressant article suivant :

Tous frais débarqué dans Bordeaux, je me suis acheminé vers la Foire des Quinconces. Evidemment, ce n'était plus tout à fait la même chose. Les pavillons coloniaux ont cependant du pittoresque. N'attendez pas de moi que je vous vante quelque stand. « *Jeudi* », grâce au ciel, m'alloue des appointements royaux et je n'ai point à vendre la plume de mon stylo à un exposant fabricant d'appareils agricoles ou marchand de liqueurs.

Je fus attiré pourtant par une inscription qui n'était rien moins que commerçante : « *Ligue pour le Droit des Femmes* ». J'entrai dans le stand. Je parie que vous en êtes restés à la légende des suffragettes, des viragos, des silhouettes de féministes de revue. J'ai fait jouer en octobre 1924, à Trianon, un petit sketch où une dame habillée en super-garçonne, fumant la cigarette, maniant la canne et le monocle, tenait des propos virils à un homme réduit aux travaux de couture. Le monsieur se laissait subjugué par la dame, mener par le bout du nez. (Si vous n'avez pas vu ce sketch à

Trianon, je parierais que vous l'avez vu ailleurs. Les scènes de revues se suivent et se ressemblent).

Dans cette histoire, en somme, la femme prenait tout simplement la place de l'homme. Je pensais que c'était là que tendait le féminisme. J'en demande mon grand pardon. Les écailles sont tombées de mes yeux.

Je fus accueilli par une femme aimable, au doux sourire, à la voix douce. Vous êtes aussi surpris que moi. Vos attendiez une oratrice de réunion publique tentant de me convertir à coups de mots violents, en me crachant son mépris pour cet être inférieur : l'homme. Et des phrases simples, peu à peu, ont fait de moi un converti.

Tel un benais, j'allais demander, dès l'abord, comment la Ligue du Droit des Femmes, en politique.... La politique mais ces Françaises qui réclament le droit de voter *ne s'en soucient pas*. Voici qu'elles sont les œuvres qui ont leurs pensées et leur dévouement : La protection de l'enfance la lutte contre la tuberculose, la lutte antialcoolique. Si elles projettent de grandes réformes sociales?... oui, sur le chapitre de l'hygiène, sur les devoirs d'assistance envers la famille. Vous prenez l'air étonné de voir ce mot sous ma plume à propos de féminisme : la Famille. Vous pensiez encore, comme d'autres, que la féministe laissant un mari asservi moucher les mioches et saler le pot partait faire des discours sur la poussée à gauche. Mesurez votre erreur. La Ligue pour le Droit des Femmes édite une brochure dont le titre « Mon chez moi » expose le programme; elle donne ses soins à l'enseignement de l'organisation ménagère....

Et vous voici plus que jamais desarçonnés. Vous demandez : — Mais alors, pourquoi veulent-elles voter ?

Elles veulent voter, messieurs, ces femmes qui déclarent ne pas s'intéresser à la politique, parce que justement, vous ne vous souciez, vous, que de politique. Parce que la politique est devenue un but, un moyen, une carrière, un métier, parce que vous ne vous occupez, dans vos Conseils Municipaux ou dans votre Chambre des Députés ou dans votre Sénat, que de mesquines questions de partis qui ne sont en fin de compte que des questions de personnes, des égoïsmes, des intérêts, qui avec âpreté, se heurtent, s'affrontent, se déchirent, sous le couvert des grands mots creux : Liberté, Droit, Laïcité, Peuple, Progrès.....

Après cela, il n'y a plus place dans vos discussions pour ce qui devrait en former le chapitre essentiel : des améliorations sociales urgentes, morales ou pratiques, des malades à panser sur leurs plaies ou sur leurs vices.

Les femmes réclament leur entrée dans vos conciles, non pas pour discuter de radicalisme ou de communisme, mais pour vous rappeler qu'il meurt chaque année en France trop de tuberculeux, d'alcooliques et de petits enfants, fils d'alcooliques ou fils de tuberculeux. Evidemment cela n'apparaît pas aussi passionnant que de se battre pour ou contre l'ambassade au Vatican, mais cela a son importance tout de même. Puisque vous avez prouvé votre carence, puisque vous n'êtes capables, politiciens, que

de brâiller des injures, des hymnes ou des mots vides comme des tambours, faites place aux femmes. Si elles réclament un droit, c'est celui de faire votre devoir que vous oubliez. Dans leur tâche, elles apporteront sans doute plus de bon sens, et aussi plus de cœur.

Jean VALMY.

La première de nos victoires féminines du mois dernier nous a été annoncée par notre sympathique confrère A. N. du *Courrier*, journal français d'Égypte des mieux informés :

« Quel pas de géant le féminisme vient de faire. C'est une jeune fille, Mlle Odette Pauvert, qui vient d'obtenir en peinture le premier grand prix de Rome.

« Fille d'artistes, sœur d'artiste, Mlle Odette Pauvert, a 22 ans, elle est élève de Humbert et Renard. Inutile de dire que toutes les récompenses de l'École des Beaux Arts et les prix spéciaux lui avaient été accordées, mais de là au grand prix de Rome, il y avait encore un grand pas.

« Rome depuis la décision qui a permis aux femmes de concourir, avait déjà vu Mlle Heuvelmans prix de sculpture (1911), Mlle Lili Boulanger (1913) pour la musique, Mlle Marguerite Canal également pour la musique en 1920.

« On peut fonder de très grands espoirs sur le talent de Mlle Pauvert. Son concours a été très brillant; c'est la première année que la composition du tableau du concours n'était pas imposé, seule une esquisse sur un thème donné devrait être exécutée par chacun des candidats.

« Le sujet choisi par Mlle Odette Pauvert était : La Légende de Saint Ronan ».

L'écho des autres victoires sociales gagnées par des femmes nous est parvenu par *Le droit des Femmes* dont nous extrayons les lignes ci-dessous :

SOUS-INSPECTRICES DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Pour la première fois, les femmes viennent d'être admises au concours pour l'emploi de sous-inspecteur de l'assistance. Sur 14 co^{currents} déclarés admis, six sont des femmes dont deux arrivent en tête. Voici les noms des sous-inspectrices avec leur rang d'admission : Mlle Salmon, licenciée en droit (1^{ère}); Madame veuve Guéganic, rédactrice de préfecture (2^e); Mlle Girodet, rédactrice de préfecture (8^e); Mlle Chapuis, rédactrice de préfecture (8^e); Mme Veuve Garnier licenciée es-lettres (9^e); Mlle Delpuech, rédactrice de préfecture (11^e).

BEAUX-ARTS

Dans sa séance du 13 juin 1925, l'Académie des Beaux-Arts a décerné le prix de miniature (400 frs.) à Mlle Martinet.

LE VIEUX MARSEILLE

M. Camille Jullian a présenté à ses collègues de l'Académie des Inscip-

tions et Belles Lettres, un ouvrage de Mme A. Gauthier intitulé . Promenades archéologiques à travers les vieilles rues de Marseille, ses remparts, ses anciens hôtels, ses églises.

LA FEMME ET L'OPINION DES PHILOSOPHES

Le savant écrivain Hussein Eff. Fawzi, surveillant à l'Ecole gouvernementale de Nasrieh, nous envoie un exemplaire de son ouvrage nouvellement paru : « *La Femme et l'Opinion des Philosophes* ».

Nous avons parcouru avec un réel plaisir ce volume orné du portrait de Mme Hoda Hanem Charaoui, l'honorable leader de la Renaissance Féminine Egyptienne.

C'est une étude approfondie et véridique de la femme considérée aux points de vue individuel et social, de son évolution psychologique et morale à travers les âges, de ses droits et de ses devoirs, de ses vertus conjugales. Ce livre est illustré de nombreuses citations et l'examen des diverses opinions émises sur la femme par les philosophes les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes.

Cet ouvrage, du plus haut intérêt historique, étale sous nos yeux la vaste érudition de l'auteur, qui mérite à bon droit notre admiration.

En outre, il est d'un prix modique, à la portée de toutes les bourses, quoique imprimé en caractères nets et impeccables sur beau papier luisant.

C'est, à notre avis, l'un des manuels didactiques indispensables à toute bonne bibliothèque de famille.

F. W.

En vente dans toutes les librairies et toutes les succursales de « L'Agence Générale Egyptienne de Librairie et Publication ».

Société Anonyme Egyptienne
d'Ameublement

KRIEGER de Paris

34, Rue Kasr el Nil :: :: :: LE CAIRE

35, Rue Fouad 1er :: :: :: ALEXANDRIE

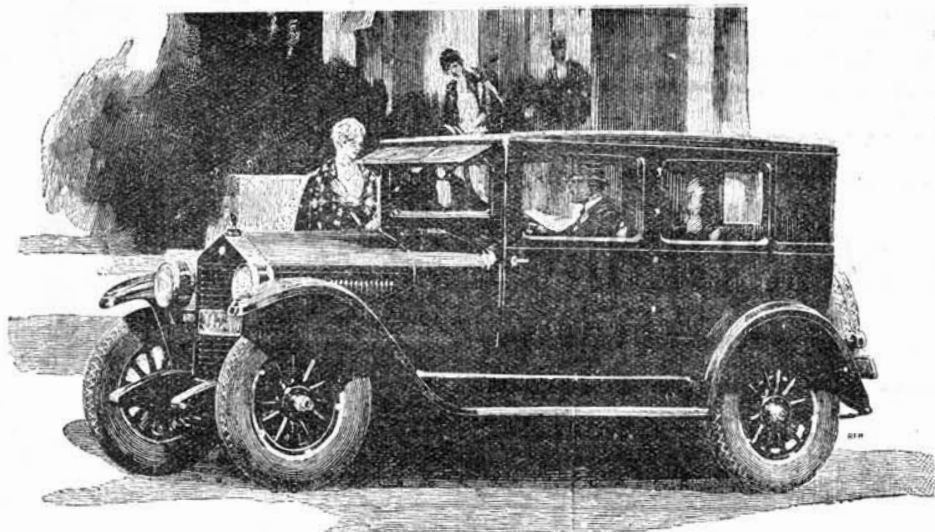
— X —
TAPISSERIE — DECORATION — MEUBLES de STYLE
et MODERNES — LUSTRES — OBJETS d'ART — TAPIS
: : : PAPIERS PEINTS — FER FORGE : : :

— X —
Le plus grand choix de Mobiliers en Egypte — Nombreux Salons d'Exposition

PRIX ABORDABLES A TOUS

LA SIX CYLINDRES REPUTEE pour son ECONOMIE, CONFORT et ELEGANCE
L'Orgueil et le plaisir de posséder une conduite intérieure au prix d'une torpédo

ESSEX

 l'auto recommandée

Salle d'Exposition : Midan Soliman Pacha — 1, Rue Antik-Khana

*En été comme en hiver la publicité dans
"L'EGYPTIENNE" porte ses fruits.*

*La continuité est un facteur essentiel de
succès dans toute publicité.*

*Empêchez les lecteurs de l'Egyptienne d'ou-
blier vos produits ou services en vous rappelant
toujours a leur souvenir par des annonces
bien faites, dans "L'EGYPTIENNE".*

AGENCE CLIMAX



"La Scintillante"

Encaustique Insecticide pour Meubles et Parquets
Echantillons gratuits sur demande adressée à

LEON GUERRY, 30 Bld. Ramleh, Alexandrie

Annoncer dans

"L'EGYPTIENNE,"

et semer dans un terrain
fertile ont cela de commun
que tous deux rapportent

"SARKISSIAN"

Mesdames !

L'Agence
Ceintures Femina

Avenue Fouad Ier

Succursale des
Etablis. BARRERE
Place Khazindar

vous offre l'élégance
avec l'hygiène par

ses
MAILLOTS
PLASTIQUES

et ses

CEINTURES
MEDICALES

pour toutes les
ptoses, chute
d'estomac, dé-
placement des reins et
suites d'opération, toutes
ses ceintures sont établies
sur mesure pour chaque
cas.

Grand assortiment de soutien-Gorges, dernière
création, de sous-vêtements périodiques, des bas
à varices, et masques de beauté pour effacer les rides
du visage.



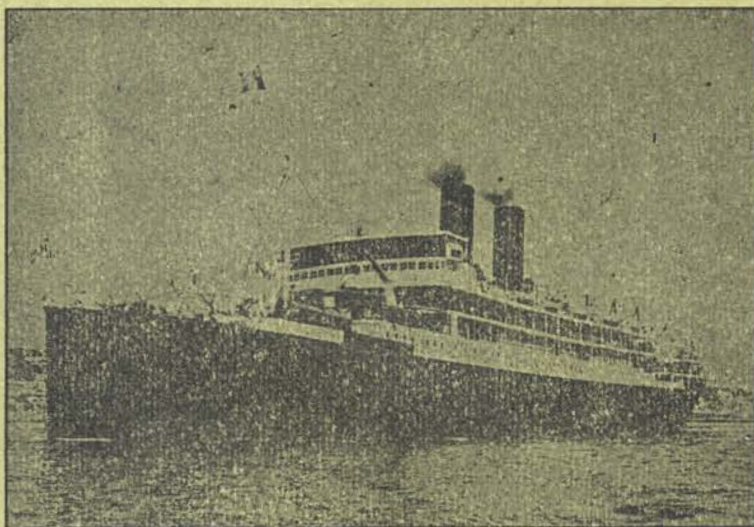
FONDEE EN 1867

Cigarettes « REINE » et « PACHA »
minces pour Hanoum.

MESSAGERIES MARITIMES

— X —
SERVICE HEBDOMADAIRE SUR LA SYRIE ET SUR MARSEILLE
— X —

Départ d'Alexandrie chaque mardi à 1.30 p.m.



Prochain départs d'Alexandrie pour Marseille :

SPHINX 8 Septembre — GEN. METZINGER 22 Spetembre — CHAMPCL-
LION 29 Septembre.

Prochain départs d'Alexandrie pour la Syrie :

SPHINX 31 Aout — GEN METZINGER 14 Septembre.

Prochain départs de Port-Saïd pour Marseille :

ANGERS 1er Septembre — GEN. DUCHESNE 5 Septembre — AZAY LE
RIDEAU 6 Septembre.

PRIX REDUITS D'ETE SUR MARSEILLE

à partir de L.E. 13 de Port-Saïd et de L.E. 20 d'Alexandrie
Réduction sur ces prix de 10 et de 15 pour cent aux familles

Rawdat - Ul - Balabel

Revue Musicale Mensuelle

RECHERCHES ARTISTIQUES ET HISTORIQUES

LEÇONS MUSICALES DANS TOUTES LES BRANCHES

4 pages de musique orientale dans chaque numero : Bichraws, Sema'is, Monachahs, chants divers, hymnes divers, taqsims dans tous les genres, ceuvres nouvelles, etc., etc.

Directeur Redacteur : Professeur A. CHALFOUN



Abonnement Annuel P.T. 150

Adresse : 35, Rue Da'ar - LE CAIRE-Egypte